

Les protestations des importateurs contre le nouveau tarif

Entendons-nous bien sur la portée des protestations des importateurs de produits étrangers, soit à New York, soit à San Francisco; car elles sont parties des deux côtés à la fois.

Voici, par exemple, un navire qui est en mer depuis sept ou huit jours; les marchandises qu'il porte ont été expédiées sous l'empire d'un tarif; à un moment où il entre en douane, il y a un tarif nouveau qui vient d'être mis en vigueur, un jour une heure auparavant et il se voit obligé de payer des droits auxquels il ne s'attendait pas, auxquels il avait le droit de ne pas s'attendre.

Et fait, le tarif n'existait pas, samedi matin; il pouvait parfaitement être rejeté par le Congrès; il n'a, en effet, été adopté que dans l'après-midi, vers 3 heures. A quatre, il passe entre les mains du président qui le signe. Le capitaine du navire, qui était déjà, depuis longtemps, dans les eaux américaines, arrive à la douane, 5 minutes après la signature et la promulgation, et il voit obligé de payer des droits doubles de ce qu'ils étaient une heure auparavant. C'est là un fait qu'il est bien difficile de justifier.

Ce que nous avançons ici est si vrai, que presque toujours sa loi établit un délai plus ou moins long entre sa promulgation et la mise en vigueur, pour ne léser aucun intérêt légitime et ne soulever aucune juste réclamation. A San Francisco, il y a un mieux encore. Hier matin, le collecteur de la douane n'avait pas le texte de la loi en main; on n'avait pas encore en le temps de l'imprimer, à cause du dimanche qui est jour férié. Il était donc obligé de se régler sur le rapport du comité de conférence, qui n'a aucune valeur légale. De leur côté, les employés n'étaient pas bien sûrs de ce qu'ils faisaient. Pressé qu'il était par les ordres reçus de Washington, il ordonne qu'on lève les droits, à tout hasard, sans à revenir ensuite, en cas d'erreur, sur ce qu'on aura fait. En vérité, de pareils procédés ne sont-ils pas blâmables?

Exposition universelle de 1900.

Le nouveau pavillon d'administration. La construction du nouveau pavillon situé à l'angle de l'avenue Rapp et du quai d'Orsay est activement poussée. Rappelons que ce pavillon recevra en octobre prochain les services d'administration et ceux du commissariat général qui sont actuellement installés avenue La Bourdonnais. Cette construction est faite en charpente et sera revêtue de planches en plâtre et bambou, tout à la fois légers et résistants au feu. Il paraît cependant souhaitable que les architectes revêtent la charpente en bois, proprement dite l'ossature, d'une des préparations ignifuges qui sont préconisées à l'heure actuelle; on ne saurait, en pareille matière, prendre trop de précautions.

La démolition du grand dôme du Champ-de-Mars.

La démolition du grand dôme central du Champ-de-Mars s'accroît à vue d'œil. Les verrières ont été enlevées, et l'on aperçoit la grande ossature métallique qui va être démontée, ferme par ferme, au moyen d'un échafaudage en bois de quatre-vingt-trois mètres de hauteur élevée, à cet effet, dans l'intérieur de l'édifice. Une sorte de puits est ménagée dans l'axe de charpente; c'est par là que sera descendue la grande statue de la Renommée, en zinc repoussé, pesant près de neuf tonnes avec son armature, qui dominait le dôme. Actuellement, on la voit se profiler sur le ciel au sommet de la grande tige de métal qui lui servait de support. Les deux petits pavillons qui étaient placés à droite et à gauche du portail d'entrée du dôme sont presque complètement démolis, et le portail lui-même est attaqué par les démolisseurs.

Le Dupuy-de-Lôme.

Le Dupuy-de-Lôme, sur lequel M. Félix Faure s'embarquera lors de son voyage en Russie, vient d'entrer dans l'arsenal de Brest pour que l'on fasse à son bord les aménagements nécessaires. Le Dupuy-de-Lôme a été lancé à Brest en 1892. Sa longueur totale est de 114 mètres, sa largeur de 16 mètres, son tirant d'eau à l'arrière est de 7 m. 50 et son déplacement de 6.400 tonnes. Ce beau cuirassé est commandé par le capitaine de vaisseau Valéry; son équipage se compose de 520 hommes, presque tous Bretons. Ce croiseur file 20 nœuds 5, possède une machine de la force de 14.000 chevaux actionnée par trois hélices, une à l'arrière, une à tribord et l'autre à bâbord. Son artillerie est des plus puissantes. Ses batteries sont de 120 millimètres et sont disposées pour recevoir le président de la République et sa suite. Le Président connaît déjà le Dupuy-de-Lôme. C'est à son bord qu'il a fait l'an dernier le voyage du Havre à Brest, lors de sa tournée présidentielle en Bretagne. De même le chef de l'Etat a fait encore sur ce beau croiseur son dernier voyage de Saint-Nazaire à la Rochelle, à l'île d'Aix et à Rochefort. Aussi les appartements du Président à bord seront les mêmes que ceux qui furent aménagés pour ces deux voyages. On y ajoutera plusieurs salons pour sa suite. Ce travail sera terminé en quelques jours. Il est déjà certain que l'empereur Nicolas se rendra à bord du Dupuy-de-Lôme, qu'il visitera en détail en route de Cronstadt. Comme ce croiseur, qui portera la fortune de la France, était aussi à Kiel, ses marins appellent le prochain voyage de Cronstadt la revanche de Kiel.

Quelques décorations du 14 Juillet.

Ministère de la guerre. GRANDS-CROIX. Les généraux Jamont, inspecteur d'armée, et Fabre, commandant en chef du 17e corps. GRANDS-OFFICIERS. Les généraux de division Larchey, commandant en chef du 11e corps; Riif, commandant en chef du 9e corps; Edmond d'Esclapart, commandant la 18e division d'infanterie. Le général de brigade Guerrier. COMMANDEURS. Les généraux de division Lucas, Jeannerod, Callet, de Lavigne, Grasset. Les généraux de brigade Lacapelle, Noël Marsillon, Potellere, Turot, Mahieu, Guilomet. Le contrôleur Vivensang. Le colonel de cavalerie hors cadre Mulotte. L'intendant général Bruyère. Le médecin principal Reech. Le colonel d'artillerie de réserve Gastiepe.

OFFICIERES

Les généraux de brigade Rio et d'Haranguler de Quincroet. Le contrôleur de 1re classe Haron. M. Souclacoup, ingénieur en chef adjoint à la Compagnie d'Orléans. M. Moussart, préfet de l'Aveyron (Services exceptionnels rendus dans la direction du Comité départemental de ravitaillement.) M. Mounoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris. M. Varet, chef du bureau des poudres et salpêtres. M. Bost, capitaine de cavalerie en retraite, commandant en second l'Ecole militaire préparatoire de cavalerie. Salem ben Mohammed dit « Ben Guerba », caid honoraire de la tribu des Adoura-Cheraga (cercle de Bou-Saada).

ECHOS DE LA FETE NATIONALE FRANÇAISE.

EN PROVINCE.

BORDEAUX.

La revue a été passée sur la place des Quinconces, par le général Varaigne, commandant du 18e corps. Après la revue, on y a lieu la remise des décorations, puis le défilé particulièrement remarquable. Les troupes de toutes armes ont été chaleureusement applaudies par une foule immense, surtout les régiments de hussards qui ont quitté prochainement Bordeaux pour tenir garnison à Commercy.

ELLE.

Le programme était celui des années précédentes, mais le temps superbe a donné un éclat tout particulier à la revue des troupes de la garnison, passée sur le Champ de Mars par le général de France, commandant le 1er corps d'armée. Les troupes ont admirablement défilé et les décorations à vivement impressionné la foule qui a manifesté son admiration par de vifs applaudissements.

CHALONS-SUR-MARNE.

C'est sur le terrain des manœuvres que, le matin, le général Hervé, commandant du 6e corps, a passé en revue les troupes de la garnison. Après la remise des décorations et le défilé, la cavalerie a opéré une charge au galop, puis l'artillerie a exécuté une brillante mise en batterie. Les troupes étaient commandées par le général Decharme. Le préfet, l'évêque et toutes les autorités assistaient à la cérémonie, ainsi qu'une foule immense.

BREST.

La revue des troupes de terre et de mer a eu lieu sur le cours d'AJot. L'amiral Barrera, préfet maritime, suivi d'un brillant état-major d'amiraux, a passé devant le front des troupes et remis les décorations de la Légion d'honneur et les médailles militaires. A la suite de la revue, l'amiral Barrera a lancé un ordre du jour aux troupes des armées de terre et de mer et leur a adressé ses félicitations pour leur belle tenue. Il est heureux particulièrement de pouvoir exprimer son entière satisfaction et ses remerciements au général Bodin qui a présenté les troupes. Il dit que la nomination de cet officier général au commandement de la deuxième brigade a été accueillie avec une légitime fierté par les régiments. Le préfet maritime a terminé en disant qu'il espérait que les troupes seraient toujours dignes d'un pareil chef.

ALGER.

Le général Larchey a passé, le matin, la revue des troupes de la garnison sur le champ de manœuvres de Mastoupha. Une foule énorme assistait à cette revue, malgré que le chaleur fût très forte. M. Cambon, gouverneur général, a procédé à la pose de la première pierre de la future jetée du port d'Alger. M. Cambon, Flamand, représentant le ministre des travaux publics, le président de la chambre de commerce ont pris tour à tour la parole. La série des discours close, les assistants ont été témoins, à bord du Maréchal-Bugeaud, de l'impression du premier bloc de la jetée. La baie d'Agha, si calme d'ordinaire, avait pris pour la circonstance une animation inaccoutumée. Des barques pavisées aux couleurs nationales conduisaient la foule aux différents points où la cérémonie se déroulait. LYON. Après la revue passée par le général Zédé, gouverneur de Lyon, devant toutes les autorités et un public immense, des régates internationales et des joutes ont été données sur la Saône; des courses vélocipédiques ont eu lieu au vélodrome municipal. Aucun incident, ni accident.

LA REVOLTE DES TANALAS.

D'une correspondance: Le pays des Tanalals est situé à l'Est du Betsileo et la capitale est au Sud de Tainjoarivo. C'est une région très tourmentée et convertie en grande partie de forêts. Les Tanalals qui habitent n'ont jamais été soumis de nom aux Hovas. Ils furent irrités de l'installation chez eux de quarante tirailleurs sous les ordres des lieutenants Grillot et Vaillant. Une insurrection fut organisée facilement par les princes du pays, Ravanarivo, gouverneur d'Ambolimanga, et Ramonja, son frère. Le 10 mai, le poste français fut assailli à l'improvise par les insurgés qui avaient jusque-là dissimulé leurs sentiments hostiles. Ils furent repoussés avec perte. De notre côté il n'y eut qu'un seul blessé, le lieutenant Vaillant, touché légèrement à la figure d'un coup de hache, ce qui montre dans quelles conditions on se battait. En même temps tout le pays se soulevait, les convois des commerçants français étaient pillés, les pirogues noyées, les chemins interceptés. Un commerçant français d'Ambositra, M. Paty, parti sans défiance de cette localité, arrivait le 12 mai à peu de distance d'Ambolimanga, quand il fut massacré par les rebelles. A la nouvelle de ce soulèvement, les officiers et les fonctionnaires commandant les territoires voisins se mirent immédiatement en mouvement. Le capitaine Deleuze, parti de Voromahery; M. Besson et le capitaine Lefort, venus de Fianarantsoa; des détachements de milice, accourus de Mananjary et d'Ambositra, se réunirent à Ambolimanga où, dès le 15 mai, le capitaine Deleuze disposait de 400 fusils. Des mesures très énergiques furent prises, le pays occupé en force et une poursuite active organisée contre les bandes de Ravanarivo et Ramonja. Ce détachement de forces a fait une grande impression sur les Tanalals, qui sont venus en grand nombre faire leur soumission. Ramonja lui-même, traqué de tous côtés, s'est rendu. Seul, Ravanarivo tient encore la brousse, mais sa famille est déjà tombée entre nos mains, et, à l'époque où cette correspondance vous arrivera, Ravanarivo sera pris ou tué, et le calme complet sera rétabli dans cette région. Plusieurs des assassins de M. Paty ont été arrêtés et fusillés. Voici la copie d'une proclamation faite par les chefs rebelles aux populations insurgées: A Ratsarabina et Ratinata et ses complices au Shabadiy, Andriambarenty. Voici ce qu'on vous dit: Nous avons déjà engagé un combat contre les Vazahas, nous en avons tué deux. Il faut donc barricader tous vos chemins avec des abatis, que toutes les pirogues soient couvées et liées de la morose à l'entravée par les saux de la rivière. Réunissez-vous tous, du Sud jusqu'au Nord, et tuez tous les Vazahas de passage dans votre territoire. Arrêtez tous les courriers qui passent de village en village et brûlez tous les papiers de village à ce qu'ils ne puissent pas partir. Vous vous conformerez à cela pour l'exécution de cet ordre, sinon vous le payerez de votre vie. Tous ballots de toile et toutes marchandises appartenant aux Vazahas seront pris. Quant aux Vazahas anglais, il faut les menager, et ne pas les aliéner. Recevez nos vœux et vivez heureux: D'ont: Ravanarivo, 13 Hrs, gouverneur d'Ambolimanga; Ramonja, 11 Hrs (son frère), etc. etc. Le document est intéressant. Il montre que les "menées anglaises" ne sont point choses

M. Wimberly nommé Collecteur du Port

Comme on le verra dans nos dépêches de ce matin, le Capt. Wimberly a été récemment nommé Collecteur du Port de la Nouvelle-Orléans. C'est un beau coup de filet, une riche timbale. Nous n'avons aucune raison pour critiquer ce choix. M. Wimberly peut faire un excellent collecteur du Port. Qu'il nous soit permis, cependant, de regretter que M. Minor n'ait pas été nommé par le président. M. H. Minor est un homme du pays, fort connu, fort estimé; il a dans le monde louisianais et néo-orléanais de nombreuses et précieuses relations. Il eût puissamment contribué à rendre, non-seulement à la place de collecteur, mais au parti républicain, le prestige et la popularité dont ils ont grand besoin, et qui leur ont trop souvent manqué.

LA PREMIERE SALVE.

C'est aux Invalides que se tire la première salve d'artillerie qui ouvre la fête du 14 Juillet. Les canons qui servent à cette manifestation annuelle sont au nombre de quatre. Ils sont placés à gauche de la terrasse de la cour d'honneur de l'Hôtel. Ce sont de vieilles pièces se chargeant encore par la bouche. Le service des charges est fait par une batterie de canonniers pris parmi les invalides. Sait-on que de ces canons des Invalides dépendait probablement il y a cent huit ans, la prise ou mieux la reddition de la Bastille? Le 13 juillet 1793, le peuple, massé sur l'esplanade, réclamait les armes emmagasinées dans l'Hôtel. La garnison d'invalides leva les ponts-levis, dirigea, sur l'ordre de ses chefs, ses canons vers la foule, et les canonniers attendent, maché allumée, le commandement de feu. Alors un homme aux formes athlétiques, dont on n'a pas conservé le nom, s'avance au bord du fossé et cria aux canonniers: — Vous ne mitraillerez pas vos frères du peuple. Nous ne voulons pas violer cet asile de bravoure. Nous ne demandons que des armes qui sont à l'Hôtel, pour résister à la force par la force! Les artilleurs jetèrent alors et éteignirent sous leurs pieds les mèches allumées. La foule se précipita. Les fossés furent comblés. L'Hôtel fut envahi. On s'empara de vingt mille fusils et de vingt canons. Le lendemain, la Bastille se rendait au peuple ainsi armée.

La musée historique de l'armée française.

Le musée historique de l'armée, que le président de la République a inauguré le 12 de ce mois à l'Hôtel des Invalides, complète fort heureusement le musée d'artillerie dont les collections ne s'augmentaient plus guère que de loin en loin de souvenirs intéressants. C'est moins, en effet, un musée nouveau qui s'ouvre qu'une annexe à l'ancien. On ne s'explique sans cela que, là où on a placé le drapeau du corps franc des Vosges, le fanion du général de la Motte-Rouge, le drapeau du bataillon des grenadiers à pied de la garde royale d'Italie, on n'ait pas mis le drapeau du 200e régiment qui fit la campagne de Madagascar, et que son colonel déposa solennellement, il y a deux ans, au musée d'artillerie. La place du drapeau du 200e

MOTS DE LA FIN.

Invitation de campagne. M. X..., ancien bonnetier, s'est retiré à la campagne, où l'autre jour il invitait quelques amis: — Comment trouvez-vous ce vin-là, dit-il, après avoir rempli les verres? — Parfait, répond un des convives, mais j'en ai déjà goûté. — Allons donc, où ça? — Tout à l'heure, dans la salle. Valet de chambre ivre et son maître: — Mais, malheureux! si on te ramassait dans cette état-là dans la rue! — Oh! j'ai toujours la carte de mousieur sur moi!...

Discussion sur l'intelligence des animaux.

— C'est vraiment incroyable à quel point certain chiens sont intelligents... Le mien comprend tout ce que je dis... — Ne m'en parlez pas... c'est au point que nous allons apprendre l'allemand, ma femme et moi, afin de pouvoir causer sans que le nôtre comprenne!...

Dans un cercle de ville d'eau, fréquenté par la meilleure société, une douzaine de pontes se livrent aux douceurs du baccara.

Après un coup nul, un des assistants, s'adressant au banquier: — Je retire dix francs. — Comment, vous n'avez rien mis! — Alors, je retire... ce que j'ai dit, fait le faux joueur, avec son sourire le plus aimable.

AVIS IMPORTANT.

Le souscripteur obligé de s'abonner de la ville pour la saison d'été, avertit ses abonnés de New York et fait maintes fois pour l'Europe, il sera obligé de s'adresser à M. E. J. Frévo, Agt. Gén. 45, rue Barou, à New York, A. ELISON Agt. Gén. de la 28me rue d'Orléans. J. A. BUISSON Agt.

Et rapidement Mme de Lachesnaye franchit les degrés. Arrivée au palier de l'entresol, elle se trouva devant une porte aux panneaux demeurés sans peinture. Pourtant, une sonnette électrique était déjà installée dans la chambrante. Mme de Lachesnaye sonna: en même temps, tournant la tête vers le garçonnet, elle lui faisait signe de monter plus vite. Mais, paraissant soudainement fatigué, le jeune homme demeura immobile comme c'oué sur les premières marches. En même temps, il riait, riait. Surprise autant qu'alarmée par ces allures au moins bizarres, Faustine allait redescendre pour s'en aller; mais à ce moment la porte s'ouvrit avec lenteur. De nouveau, Mme de Lachesnaye hésita. Entrerait-elle? D'un mouvement irrédécible elle allongea la tête, puis fit quelques pas en avant. — Personne! Elle allait se reculer. Brusquement la porte se ferma. Aussitôt un homme qui s'était dissimulé derrière le battant ouvert se dressa devant elle. — O, tave Rouvière! Un guet-apens, elle était tombée dans un guet-apens! Rapide comme l'éclair, le sonneur de tout ce qui lui avait d'abord paru inexplicable traversa sa mémoire; la mystérieuse

lettre, l'attitude du jeune messager, ses réponses embarrassées et contradictoires quand elle l'avait interrogé au sujet de la prétendue veuve Masson, tout enfin, jusqu'à son refus de monter l'escalier, avait maintenu un sens par trop significatif. Elle se demandait comment elle n'avait pas de suite démenti ce qu'il y avait eu de suspect dans toutes ces façons d'agir! Un moment, la stupeur la rendit muette. Sous la violence de ce choc imprévu, il lui semblait qu'elle allait défaillir. Toutefois, faisant un effort pour se raidir contre la faiblesse qui lui était l'usage de ses membres et lui donnait le vertige, elle balbutia d'une voix tremblante: — Vous!... vous!... En même temps elle fixait sur son interlocuteur un regard dilaté par l'effroi. — Oui, oui, répliqua Octave Rouvière avec un sourire audacieux et suppliant. Oh! ne me regardez pas avec ces yeux épouvantés!... Vous êtes chez un ami, un adorateur, un esclave. Sans lui répondre, la jeune femme s'élança vers la porte. Mais, plus prompt qu'elle, Octave Rouvière lui barra le chemin. — Vous êtes chez moi, vous ne partirez pas sans que nous ayons échangé quelques paroles. Faustine garda un moment le

silence. Elle envisageait nettement le péril moral de sa situation, elle se savait au pouvoir d'un homme sans scrupules. Toutefois, pensait-elle, ne parviendrait-elle pas à le tenir à distance? Il s'agissait, avant tout, de garder un imperturbable sang-froid et de réfléchir aux meilleurs moyens de défense en cas d'attaque. — Soit, fit-elle d'une voix qui jouait l'indifférence et d'où toute trace d'émotion avait disparu, puisque me voilà et que vous voulez me parler, je vous écoute. Octave Rouvière réprima un sourire de triomphe. — Vous êtes trop aimable, fit-il avec une politesse où perçait l'ironie; je connais votre haute intelligence et sais déjà que vous m'avez compris. Mais ce n'est point dans un vestibule qu'on peut échanger d'aussi graves confidences. Passons, s'il vous plaît, dans mon modeste salon! En même temps, il ouvrait une porte et s'effaçait pour lui livrer passage. Faustine pénétra dans un petit salon qui méritait mieux que l'épithète de modeste décernée par son propriétaire. C'était une jolie pièce, assez grande, basse du plafond, éclairée par deux fenêtres donnant sur la rue.

Les meubles, de style Louis XVI, étaient groupés en un désordre voulu et artistique. Dans la cheminée flambait et crépitait un grand feu pétillant. Enfin, au milieu de la chambre, se dressait une petite table recouverte d'une nappe étincelante de cristaux et d'argenterie; sur cette table, une bouilloire allumée et chantante s'enlevait d'une odorante vapeur de thé et sur des assiettes de Sèvres s'étageaient des piles de sandwiches, de marrons glacés et autres friandises. Toute une collation avait évidemment été préparée pour la vison. Telle est la tyrannie d'une constante et obsédante préoccupation que nul n'égre! gravité de la situation dans laquelle elle se trouvait cette pensée traversa l'esprit de Faustine. — Oh! a-t-il déniché tout cela? Et quel abominable gaspillage d'argent par ces temps de famine! D'un pas résolu elle traversa la chambre et s'assit sur un fauteuil près d'une fenêtre. — Si je ne parviens pas, se disait-elle à lui inspirer de respect, il me sera toujours facile d'ouvrir la croisée, d'enjamber la barre d'appui, et de me précipiter dans le vide! — Ainsi donc, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre émue, vous n'avez pas peur! — Non! Pourquoi voulez-vous

que j'aie peur? demanda-t-elle froidement. — Ah! merci de cette bonne parole qui me réchauffe le cœur, qui fait renaitre l'espoir en moi. Oui, oui, je vous le répète, vous êtes chez le plus fervent de vos adorateurs, le plus fidèle de vos amis, le plus humble de vos esclaves. Oh! Faustine, Faustine, dites-moi que je ne rêve pas, que c'est vous, bien vous qui êtes ici! Laissez-moi vous regarder, laissez-moi vous contempler, et s'il est vrai que je rêve, par pitié ne me réveillez pas de ce songe céleste. Tandis qu'il parlait avec emphase, employant de grands mots sonores et des gestes de mélodrame, la jeune femme l'examinait attentivement. Mieux que dans le pénombre du vestibule elle pouvait constater les changements survenus sur la figure de celui qu'elle avait jadis aimé. Il lui paraissait vieilli, fatigué, usé, précocement ravagé. C'était pourtant toujours le même visage aux traits réguliers et délicats, presque efféminés, les mêmes yeux expressifs, le même front qu'encadraient précieusement des boucles de cheveux roux. Oui, mais les coins de la bouche s'étaient affaissés; deux rides légères, trop visibles toute-

fois, se dessinaient sur les joues; sur les tempes comme aux coins des paupières se creusaient déjà les lignes accusatrices d'une vie déréglée. Les défauts de ce visage autrefois dissimulés par la fraîcheur et le charme de la jeunesse se étaient devenus apparents et frappaient péniblement; le menton trop mesquin accusait un caractère taillé et irritabile; les lèvres épaisses et luisantes trahissaient une nature violemment matérielle et dominée par ses instincts sensuels; enfin, malgré l'éclat de leur flamme bleue, les yeux avaient un regard fuyant, indice d'une âme déloyale et fautive. — Ainsi, dit Faustine après qu'il eut achevé sa tirade, vous m'avez tendu un piège pour m'attirer chez vous? — Un piège! oh! le vilain mot! s'écria Octave en s'efforçant de sourire. Eh bien soit, puisque c'est ainsi que vous qualifiez l'innocent stratagème que j'ai inventé pour vous revoir. En amour comme à la guerre, tous les moyens sont bons; — En amour comme à la guerre, répliqua Faustine lentement et en scandant ces mots, la première, la seule loi pour tout homme qui se respecte, c'est l'honneur! Plus que leur sens, le ton qui sonnait ces paroles, le regard froid et méprisant qui l'accou-

était tout indiquée au musée historique de l'armée, à côté de la vitrine consacrée entièrement au corps expéditionnaire de Madagascar. De même, le boulet qui tua Turenne aurait dû être exposé au musée d'artillerie et non dans les nouvelles salles du musée historique. Il y aura lieu plus tard, de faire une nouvelle classification et de procéder entre les deux musées, à des échanges qui leur donneront à chacun leur caractère propre. Tel qu'il est, le musée historique de l'armée, du comme on le sait, à l'initiative de la Société la Sabretache, est intéressant et mérite une visite. Six salles lui sont affectées, dans le bâtiment situé à gauche de la cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides; mais une seule, celle du rez-de-chaussée, a été jusqu'à présent aménagée et pourra être inaugurée. Cette salle servait jadis de réfectoire aux officiers retraités des Invalides. Elle est décorée d'un tableau d'Ingres représentant un pôle en costume du Louis et de six fresques datant de Louis XIV et représentant les campagnes des armées du Grand Roi: Wessell, Roes, Eméric, Zutphen, Utrecht, Rhimbergue. Elle a bien le caractère qui convient pour un musée de l'armée, mais l'éclairage en est défectueux. Invitation de campagne. M. X..., ancien bonnetier, s'est retiré à la campagne, où l'autre jour il invitait quelques amis: — Comment trouvez-vous ce vin-là, dit-il, après avoir rempli les verres? — Parfait, répond un des convives, mais j'en ai déjà goûté. — Allons donc, où ça? — Tout à l'heure, dans la salle. Valet de chambre ivre et son maître: — Mais, malheureux! si on te ramassait dans cette état-là dans la rue! — Oh! j'ai toujours la carte de mousieur sur moi!... Discussion sur l'intelligence des animaux: — C'est vraiment incroyable à quel point certain chiens sont intelligents... Le mien comprend tout ce que je dis... — Ne m'en parlez pas... c'est au point que nous allons apprendre l'allemand, ma femme et moi, afin de pouvoir causer sans que le nôtre comprenne!... Dans un cercle de ville d'eau, fréquenté par la meilleure société, une douzaine de pontes se livrent aux douceurs du baccara. Après un coup nul, un des assistants, s'adressant au banquier: — Je retire dix francs. — Comment, vous n'avez rien mis! — Alors, je retire... ce que j'ai dit, fait le faux joueur, avec son sourire le plus aimable. AVIS IMPORTANT. Le souscripteur obligé de s'abonner de la ville pour la saison d'été, avertit ses abonnés de New York et fait maintes fois pour l'Europe, il sera obligé de s'adresser à M. E. J. Frévo, Agt. Gén. 45, rue Barou, à New York, A. ELISON Agt. Gén. de la 28me rue d'Orléans. J. A. BUISSON Agt.